

Livres

Numéro 810, septembre–octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2020). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (810), 46–48.

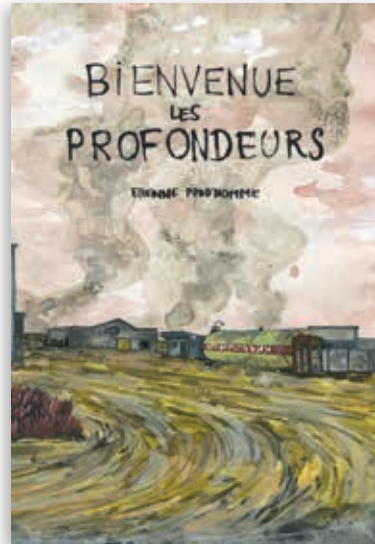
Bienvenue les profondeurs

ÉTIENNE PRUD'HOMME
Montréal, Omri, 2020, 104 p.

C'est un paysage industriel, charbonneux et austère, malgré l'horizon rosé et les touches de couleurs vives, qui s'étend sur la première et la quatrième de couverture de *Bienvenue les profondeurs*, premier recueil de poésie d'Étienne Prud'homme. Soixante-dix aquarelles réalisées par cet auteur et artiste visuel (qui illustre le numéro de février dernier de *Relations*) l'accompagnent. Ce dessin du paysage annonce les thèmes qui unissent ici la poésie aux images : la ville, l'industrialisation massive, la solitude, la mécanisation de l'univers contemporain, la poussière et la déchéance. Les traits dynamiques de l'aquarelle rappellent les paysages mouvants de Van Gogh ou de Munch – plusieurs des personnages sans visage ressemblent d'ailleurs étrangement à celui du *Cri*. Les horizons urbains colorés semblent animés par le pouls incessant de la ville où des industries tentaculaires s'activent.

Le sous-titre « Tableaux d'une ville » évoque à juste titre cette traversée d'un univers urbain contaminé par l'industrialisation à outrance, aux frontières de la dystopie. À travers une série de tableaux, à la fois picturaux et littéraires, *Bienvenue les profondeurs* donne à voir et à penser avant tout un environnement, une ville qui, par son anonymat, pourrait être toutes les villes. Tout aussi anonymes, des dizaines de personnages – dont le visage est parfois brouillé, parfois enfumé, parfois effacé ou dédoublé – hantent les aquarelles du recueil. À travers les poèmes, qui sont souvent des fragments descriptifs, un seul personnage s'exprime au « je » : « le maître des clés » (p. 97). Sorte de guide qui détient la connaissance de la cité, rappelant l'itinérant qui habite les marges urbaines, c'est lui qui oriente la déambulation.

Au fil de cette traversée qui a parfois des airs de descente aux enfers, le texte et l'image s'entrelacent progressivement. Les poèmes et les aquarelles se nourrissent et s'éclairent les uns les autres



pour recréer le foisonnement de signes et d'images qui constitue le tissu sémiotique urbain. La calligraphie manuscrite des textes, réalisée par l'artiste multidisciplinaire, rejoue, elle aussi, l'écriture qu'on peut retrouver sur les surfaces palimpsestes de la ville. Par exemple, un personnage dont la jambe est amputée observe les graffitis qui se répandent sur un mur entaché (p. 88) ; l'écriture du poème contamine l'espace pictural, provoquant une confusion entre les matériaux. Inversement, le graffiti « NOT » (p. 93) vient se greffer à la poésie de Prud'homme, dans une réflexivité qui unit le textuel et le visuel pour en développer le sens. L'artiste met à l'œuvre un dispositif texte-image complexe, dont les jeux sur la graphie et les onomatopées – « BOUM » (p. 31) – rappellent parfois l'esthétique de la bande dessinée.

C'est donc à un univers cohérent, tissé de textes et d'images, que *Bienvenue les profondeurs* nous convie. Ces *profondeurs* de la ville répondent à son étalement horizontal, selon un axe vertical où les fumées grises s'élèvent vers « les hauteurs célestes » (p. 31) alors que des sillons se creusent vers « l'immondice des bas-fonds » (p. 52), « au fond des cavités » (p. 57). Avançant dans toutes les directions, la ville avale tout sur son passage. La métaphore digestive traverse d'ailleurs le recueil, signalant la dimension organique de la « ville-créature » et de ses habitants. La « bedaine » (p. 49) et la « chair » (p. 32) des corps apparaissent comme les nourritures d'une ville monstrueuse qui absorbe tout. Critique d'un système au sens large du terme, Prud'homme dévoile le caractère cyclique

de la destruction sur laquelle la ville est fondée : « ce système / il est comme / mon ventre / il prend / digère / recrache » (p. 101). Le corps du personnage est à l'image de cette ville vorace tenaillée par la faim. Soumis à « des reflux d'estomacs / émanations noires » (p. 44), comme ce personnage qui vomit sur les berges d'un fleuve gris (p. 43), le corps malade révèle surtout les maux dont souffrent les milieux urbains.

Caroline Hogue

L'allume-cigarette de la Chrysler noire

SERGE BOUCHARD
Montréal, Boréal, 2019, 240 p.

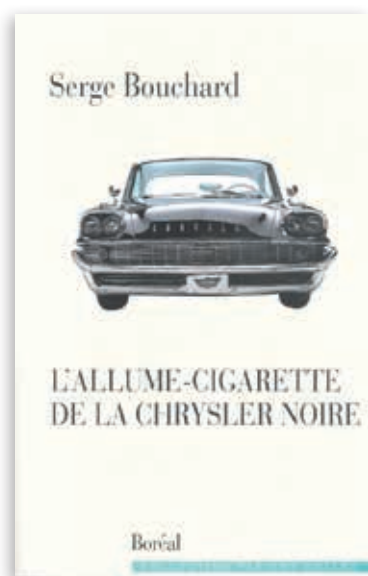
Voilà presque 30 ans que Serge Bouchard nous dispense sa plume, depuis *Les quinze lieux communs*, paru en 1993 et rédigé avec son collègue et ami Bernard Arcand, aujourd'hui décédé.

Bouchard est anthropologue et sa spécialité est l'étude des nations amérindiennes dont il est fin connaisseur. Son œuvre scientifique est importante et trop peu connue. Ce que l'on connaît surtout de lui, c'est ce que j'appellerais son anthropologie de la vie quotidienne, dont les titres sont volontairement déroutants : *Le moineau domestique* (1991), *Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs* (1995), *Du pipi, du gaspillage et sept autres lieux communs* (2001), *Les yeux tristes de mon camion* (2016), etc. Je m'en voudrais d'oublier les deux ouvrages de portraits historiques rédigés avec sa conjointe Marie-Christine Lévesque, décédée le 16 juillet dernier : *Elles ont fait l'Amérique* (Lux, 2011) et *Ils ont couru l'Amérique* (Lux, 2013).

L'anthropologie, qui se définit comme la science de l'être humain, est une discipline multiforme. Elle suppose des savoirs nombreux, notamment en biologie, en histoire et en sociologie. Elle exige une lecture symbolique de la réalité pour dégager l'universel derrière l'individuel et le mensonge derrière l'unanimité, ce que fait Bouchard d'une manière déconcertante en ayant l'air de parler de rien ou de presque rien, comme dirait le

philosophe Vladimir Jankélévitch, auquel il rend un bel hommage (p. 116-118). Le court texte « Ma roche ronde » (p. 231-233) témoigne de cet art sublime du bavardage. L'auteur y va d'un cours de géologie. C'est que cette vieille roche qui date de milliards d'années a le temps en sa faveur. « Ce qui m'impressionne le plus dans cette roche, ce n'est pas son ancieneté... c'est son avenir » (p. 233).

Bouchard écrit au « je » sans complexes. Dans ce nouvel essai, il parle beaucoup de lui-même, de sa jeunesse, de son éducation, de son père et de sa mère, mais son propos n'est jamais narcissique : comme il le dit si bien, « La pudeur, c'est l'art de ne pas entrer dans les détails » (p. 214). Il raconte ainsi avec simplicité comment il a failli devenir paraplégique et doit maintenant vivre avec un corps diminué par l'âge (« Frapper un mur », p. 202-204, « Vous êtes encore jeune Monsieur Bouchard », p. 208-209). Ces fragments nous donnent à voir un homme qui aime la vie, les autres, les *trucks*, la cigarette, les odeurs de Pointe-aux-Trembles et les grandes épinettes solitaires. Anticlérical, plutôt agnostique, il est ouvert au spirituel et s'identifie aux Autochtones, dont il admire la sagesse. Se dégage ainsi le profil d'un homme qui a une prédilection pour les humbles.



Les textes qui m'ont le plus touché sont « La mère de ma mère » (p. 124-126), où il évoque à la fois sa mère, l'adoption de sa fille en Chine ainsi que la mort de sa sœur ; « Le point de vue d'Élisabeth »

(p. 143), qui l'incite à rééquilibrer l'histoire du monde en racontant celles des femmes ; et « *Lonesome cowboy* », une petite histoire bâtie à la manière de la chanson de Moustaki, *Ma liberté*. Bouchard se pense lui-même comme un cowboy solitaire et justicier. « Dans ma jeunesse, j'ai voulu être ce cowboy, ermite en cavale, silencieux. Mais dans la rue principale de Pointe-aux-Trembles, une paire d'yeux noirs a fait vaciller les pattes de mon cheval. Vingt-sept ans plus tard, devenu veuf, j'ai encore espéré cette liberté sauvage essayant de m'évanouir dans la nature. Au sortir de la ville, à la première auberge venue, un scotch à la main, j'ai buté sur les beaux yeux de l'aubergiste et ainsi de suite, le temps a fait son œuvre » (p. 68).

Tous les textes de ce livre ont été lus à la radio de Radio-Canada, comme c'est le cas de la plupart des autres recueils de l'auteur. Mais je préfère de beaucoup lire Bouchard que l'entendre. L'écriture est belle, somptueuse, de la très belle littérature. Pensez à qui vous voulez : au meilleur d'Alphonse Daudet, au meilleur de Prosper Mérimée, au meilleur de Simenon. Bouchard tient bien sa place.

André Beauchamp

Homo domesticus. Une histoire profonde des premiers États

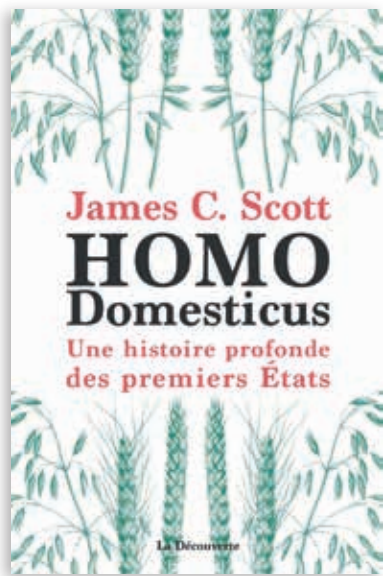
JAMES C. SCOTT
Paris, La Découverte, 2019, 301 p.

James C. Scott fait partie de ces intellectuels inclassables. À la fois politologue, anthropologue, historien et archéologue, il a marqué profondément le paysage des études critiques. Le professeur de Yale, aujourd'hui âgé de 83 ans, a laissé derrière lui de nombreux ouvrages encore au programme aujourd'hui dans les départements d'anthropologie et de science politique. Spécialiste des résistances paysannes en Malaisie, porteur de la théorie de l'« infrapolitique » et acteur incontournable de l'analyse critique de l'État, il ne cache pas ses allégeances libertaires. Il faisait d'ailleurs récemment paraître *Petit éloge de l'anarchisme* (Lux

Éditeur, 2019), qui reprend une réflexion présente en filigrane dans toute son œuvre : loin d'être l'aboutissement d'une évolution inéluctable et universelle, l'État est une forme d'organisation sociale qui s'impose par la force, non sans essuyer une certaine résistance de la part des populations subalternes. *Homo Domesticus* s'inscrit tout à fait dans cette réflexion de fond sur l'État, la hiérarchie, l'écologie, l'économie et les micro-échelles du pouvoir, en se basant sur des analyses archéologiques ayant la plupart pour objet la Mésopotamie ancienne.

Le but de l'ouvrage est de « remettre l'État à sa juste place » (p. 29) : structure sociale fragile, l'État a été constamment menacé d'implosion devant divers phénomènes, autant naturels (épidémies, catastrophes climatiques, sécheresses, insectes) que sociaux (révoltes, guerres). James C. Scott démontre bien comment la fameuse thèse de l'archéologue Gordon Childe doit être nettement complexifiée, elle qui attribue l'avènement de l'agriculture, et donc l'émergence des premiers mini-États (dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate), au développement de l'irrigation.

D'abord, comme le rappelle Scott, l'agriculture céréalière ne constitue pas une panacée sur le plan nutritionnel et exige beaucoup de travail comparativement à d'autres formes de subsistance. Comme il l'écrit si bien, « la révolution néolithique a entraîné un appauvrissement de la sensibilité et du savoir pratique de notre espèce face au monde naturel, un appauvrissement de son régime alimentaire, une contraction de son espace vital et aussi, sans doute, de la richesse de son existence rituelle » (p. 106). Il rappelle de plus qu'une alimentation rythmée par des périodes spécifiques de chasse au gros gibier, de cueillette et de pêche à l'année et d'agriculture mobile a longtemps perduré en Mésopotamie, comme dans d'autres régions humides similaires (deltas du Nil et de l'Indus). L'auteur souligne ainsi l'importance de prendre en compte la géographie de cette région vers 6500 avant Jésus-Christ, alors que d'immenses plaines marécageuses bordaient le nord du golfe Persique, qui pénétrait à l'intérieur des terres sur des centaines de kilomètres.



En temps de crise de l'État, des replis stratégiques de la population vers les montagnes, accompagnés d'un retour au pastoralisme, au semi-nomadisme et à la transhumance ont été avérés. Le processus de sédentarisation souvent associé à la construction initiale des États s'inscrirait donc davantage dans un continuum de pratiques de l'espace géographique et écologique. Certes, ces États céréaliers (orge, blé) permettaient l'accumulation de richesses, la concentration du pouvoir et la liberté relative de leurs sujets, mais ils n'en étaient pas moins des entités en tension constante avec l'en-dehors.

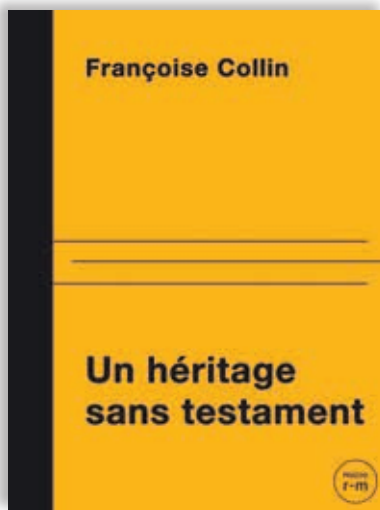
Ce livre de James C. Scott révèle toute la nécessité de penser l'État dans un long continuum temporel, pour nous aider à trouver rapidement les moyens qui permettront de mettre en place d'autres formes d'organisation sociale et économique. Le chapitre sur les zoonoses est particulièrement pertinent dans le contexte actuel. Ces maladies transmises des animaux aux humains ont commencé à proliférer en raison de la domestication croissante d'espèces animales sauvages et de la perte d'un accès à une grande biodiversité au profit de monocultures. Scott démontre que les peuples anciens de la Mésopotamie, pour composer avec les épidémies et y survivre, désertaient parfois l'État. Une réflexion incontournable pour penser la pandémie à laquelle nous faisons face aujourd'hui.

Julien Simard

Un héritage sans testament

FRANÇOISE COLLIN
Montréal, Éditions du remue-ménage,
2020, 60 p.

Avec cet ouvrage réunissant plusieurs textes de la féministe belge Françoise Collin (1928-2012), Marie-Blanche Tahon poursuit, à titre posthume, sa mission de faire connaître cette œuvre riche au public québécois. Construit autour de l'article « Un héritage sans testament », paru en 1986, le recueil aborde les thèmes de l'héritage, de la filiation et de la transmission, en particulier au sein du mouvement des femmes. Il s'ouvre avec une question ouverte et franche que posait Françoise Collin : « Que seront les femmes de l'an 2000 ? » Par celle-ci, l'auteure enjoint les femmes à un dialogue avec elle, entre elles et avec celles qui poursuivront le grand projet – exploratoire et expérientiel plutôt qu'idéologique, elle nous le rappelle – qu'est le féminisme.



La question de Collin, si elle prend son élan dans le contexte social et intellectuel de son époque, résonne sans efforts ni contorsions jusqu'à aujourd'hui. Cet écho limpide témoigne à lui seul de la pertinence de cette réédition par les Éditions du remue-ménage. Interpellant les lectrices d'hier et d'aujourd'hui, l'ouvrage permet à la fois d'exposer la pensée de Collin sur la transmission et d'en faire l'expérience.

En tant que légataires et bénéficiaires du legs, Françoise Collin nous encourage à accueillir ce qui nous est transmis, mais aussi à rompre avec lui, car si elle se penche sur les gestes de la transmission, c'est pour les repenser : il faut « poursuivre son devenir, au lieu de revenir » (p. 10), il faut à tout prix ne pas reproduire. Pour Collin, nul doute, « la filiation est un art de tenir le fil et de casser le fil » (p. 12). C'est un mouvement dynamique que fait ressortir ce recueil, qui fournit ainsi des clés pour traverser les différends inévitables et fertiles entre ce que nous avons appris à nommer les « vagues du féminisme » et, plus que toute autre chose, entre les générations de femmes en lutte.

Tout en nous entretenant sur l'importance de la transmission et en nous suggérant des manières possibles de réaliser cet exploit, Françoise Collin nous enjoint à concevoir notre legs comme un espace de négociation plutôt que comme un modèle à appliquer. Elle remet aussi en question non pas la nécessité d'écrire une histoire des femmes, mais bien la manière dont nous la constituons. En tant que femmes et féministes, reproduisons-nous, bien malgré nous, une distinction entre le public et le privé que nous nous sommes pourtant employées à combattre ? Écrivons-nous l'histoire des femmes ou plutôt celle des féministes, des agissantes, des « grandes Femmes » ? Reconstituons-nous ainsi une division « entre les mortes de la fosse commune et les mortes du mausolée » (p. 47), entre celles qui ont laissé leur marque et celles dont il ne reste plus de traces ?

La quatrième de couverture présente Françoise Collin comme ayant « fait entrer le féminisme dans la philosophie, et la philosophie dans le féminisme ». Ce livre, porteur d'une pensée philosophique forte, en témoigne éloquentement et nous encourage à revoir ensemble – féministes et alliés –, notre conception de l'écriture de l'histoire et des histoires, ainsi que notre engagement dans la société.

Alexandra Boilard-Lefebvre